

par Aude Lavigne

« Merci » est un autoportrait qui n'est étonnement pas, comme le genre le dicte habituellement, un portrait de la chorégraphe par elle-même. Dans le jeu délicat de la représentation de soi, Antonia Baehr trouve sa définition dans les formes de rapport qu'elle entretient avec le monde et qu'elle met en scène. Et c'est bien là la raison d'un autoportrait à deux corps où l'épaisseur de l'existence propre est définie avant tout par l'engagement de l'esprit, des désirs et du corps dans la relation à l'autre.

D'abord bien sûr, l'apparition de l'autre dans la mise en scène de soi est la reconnaissance légitime que seul on n'est pas grand chose. Mais le rôle attribué à Valérie Castan va bien au-delà. A la fois cachée et visible, sa présence est un activateur de regard autant qu'un complice ludique. Depuis les coulisses, par la lecture d'une sorte de fiche signalétique sur « la bête de scène » que nous observons, puis sur scène en prescripteur de mouvements, ou à nouveau cachée pour une série d'exercices vocaux qu'elles réalisent à deux, Valérie Castan n'est ni un double, ni un véritable partenaire mais plutôt une succession de propositions qui amène l'autre à mieux se dire et se montrer. En effet, construit à l'envers avec un solo initial en guise d'appât, le spectacle déroule lentement la somme de tous les travaux, jeux et exercices entrepris pour y arriver. La scène, lieu d'exposition volontaire d'un soi « accompli » devient alors le chantier mental des cheminements poursuivis pour atteindre cet accomplissement. De scène en scène, d'un exercice à l'autre, nous assistons, en repérant les gestes et les attitudes retenus, à la construction du solo d'ouverture. Un petit monde qui s'est inventé avec des jeux et des contraintes, non dénués d'un goût certain pour les petites perversions et les parties de cache-cache. Ici on aime jouer à « 1,2,3 Soleil », rentrer dans le placard pour mieux en sortir, se mettre à quatre pattes pour faire le chien et accessoirement remuer le postérieur, faire le beau plutôt que « la belle » et obéir pour le plaisir.

Ainsi, en jouant symboliquement autour de la notion de socle, seul élément de décor, Antonia Baehr n'a de cesse de contrarier ce piédestal futile, qui sert autant à la montrer qu'à la cacher, à la magnifier qu'à la ridiculiser notamment quand elle tente péniblement de le gravir au terme d'une course d'élan pitoyable. Mais il ne faut pas s'y tromper, si le spectacle peut prendre les apparences d'une sculpture vivante et « pataude » malaxée par les contraintes qui lui sont dictées, Antonia Baehr est un modèle qui ne s'assouplit sous les menaces de Valérie Castan que pour mieux révéler l'émergence progressive de son sujet propre. Un être ludique, malin, séduisant, trouble et bienveillant à la fois.